

Retraites
Le bras de fer
continue



Que
reste-t-il
de la
culture.
ouvrière
?

M 03461 - 1117 - F: 3,00 €

**ITALIE**

Retour sur
les années de plomb

ROMS

Les contradictions
des villes de gauche

IRAK

Un retrait américain
en demi-teinte

CINÉMA

Des hommes
et des dieux

L'ÉVÉNEMENT ITALIE

Années de plomb : entre ta

POLITIS | Avec le recul, quel regard d'historien portez-vous sur ces années de plomb ?

Enzo Traverso | J'ai vécu entre Gênes et Milan entre 1977 et 1981, ce qui correspond aux années les plus dures, d'une lourdeur extrême. Cette période apparaît lointaine : un quart de siècle s'est écoulé, et le monde a totalement changé ; c'est en même temps une époque qu'on a du mal à inscrire dans une perspective historique. C'est la grande différence avec Mai 68 : on a vu en France il y a deux ans une vague éditoriale, qui n'était pas médiatique mais constituait déjà un début d'historicisation, avec d'importants travaux. L'Italie est encore dans un état hybride, entre le tabou, le refoulement, l'incapacité de faire face à cette période, l'ersatz judiciaire et les demandes d'extradition. Ce passé a plus été élaboré au tribunal que dans l'espace public. Le bilan n'a été tiré ni par les responsables politiques de l'époque ni par les historiens. Les années 1970 commencent seulement à être étudiées. C'est un héritage très lourd, une époque riche de potentiels et qui s'est terminée de la pire des manières. Ce qui explique l'incapacité à lui faire face. Avec une génération, au sens large du terme, qui a produit le meilleur et le pire.

Quelle est cette production du meilleur et du pire ?

Aujourd'hui, on trouve des ex-militants de la gauche radicale dans un parti xénophobe, raciste et populiste comme la Ligue du Nord (l'actuel ministre de l'Intérieur, Roberto Maroni) et dans le Peuple de la liberté, le parti de Berlusconi (le ministre des Affaires étrangères, Franco Frattini).

Nombre de gens sont arrivés au berlusconisme en passant par Bettino Craxi, qui, le premier, avait compris que la crise de la gauche radicale jetait dans la nature toute une génération en perte de repères, et qu'on pouvait y puiser. Quant au meilleur, il se trouve dans les universités, où travaillent des philosophes comme Giorgio Agamben et Domenico Losurdo, des historiens comme Guido Crainz, ou dans la littérature, avec des écrivains comme Erri de Luca.

Comment les mouvements d'extrême gauche percevaient-ils l'existence d'un groupe armé ?

Il s'agissait de « camarades qui se trompent ». Au départ, on ne sait pas très bien qui sont les Brigades rouges, si elles s'inscrivent dans la tradition de la Résistance ou dans une guérilla à la manière de l'Amérique latine. Dans un climat tendu, militaire, les Brigades rouges étaient le groupe le plus audacieux. Il y avait une réserve, parfois une condamnation, mais, en même temps, les Brigades exerçaient une fascination très forte sur l'extrême gauche en général. Cette fascination est devenue une attraction politique, parfois irrésistible, après 1976, l'année de la dissolution de Lotta continua. Pour toute une mouvance soudainement dépourvue de repères, les Brigades rouges avaient une capacité d'action époustouflante. Elles prétendaient porter l'attaque au cœur de l'État, et c'est ce qu'elles ont fait ! Jusqu'à kidnapper Aldo Moro le jour où la stratégie du compromis historique devait être votée à l'Assemblée. Pour moi, trotskiste alors, et pour beaucoup d'autres, les sentiments

étaient partagés : d'une part, on critiquait le terrorisme dans la mesure où l'on pensait qu'il remplaçait l'action des masses ; de l'autre, on combattait la répression et on défendait tous ceux qui étaient arrêtés. Nous avions forgé le slogan « ni avec les Brigades rouges ni avec l'État », qui n'était pas faux mais traduisait en même temps notre impuissance.

La répression des autorités a été l'occasion d'exactions, de tortures, de lois spéciales, comme le souligne Mario Moretti dans son livre...

Il faut rappeler que le climat était d'une extrême tension. Ainsi, un de nos camarades, dont l'activité n'avait rien de clandestin, a subi une perquisition avec le déploiement d'hélicoptères et des unités spéciales de la police en tenue de combat. Cela n'avait aucun sens ! Se réunir simplement dans un café pouvait poser un problème. L'Italie est restée, malgré tout, une démocratie, la torture ne s'est pas généralisée, même si les

coup de la saturation antérieure, sont devenus un substitut de la politique.

Comment expliquez-vous l'émergence et l'importance des Brigades rouges, à la différence d'autres groupes, en Allemagne ou en France ?

Les Brigades rouges sont une organisation terroriste née dans un pays qui a connu la Résistance comme mouvement de lutte armée de masse. L'Allemagne a également connu une résistance antinazie, numériquement aussi importante qu'en Italie ou en France, mais, pour toute une série de circonstances historiques, en Allemagne, il n'y a pas eu de résistance armée de l'intérieur. Les brigadistes s'inscrivent dans cette tradition, trouvant des relais dans les usines, ayant des contacts avec les militants de base du Parti communiste et les anciens résistants. En Allemagne, la RAF (Fraction armée rouge) n'est pas issue du mouvement ouvrier, il fallait mener la lutte armée contre un État « fasciste », héritier du régime nazi. Les

L'historien Enzo Traverso*

revient sur les années de plomb, alors que sort en français le livre de Mario Moretti, l'un des fondateurs des Brigades rouges.

brigadistes ont parfois subi des massacres, comme dans le cas de via Fracchia, à Gênes, bien décrit dans le livre. Mais il faut rappeler que tout cela se déroulait dans un climat d'accoutumance à la violence qui, au final, banalisait la répression. Tous les jours, la presse rapportait qu'un cadre d'entreprise, un haut fonctionnaire ou un professeur d'université avait été tué ou « gambizzato » (blessé aux jambes par balles). Ce climat explique, à partir des années 1980, le rejet de la violence et une certaine fétichisation des droits de l'homme, qui, comme un contre-

motivations, les perspectives sont donc différentes.

Si le terrorisme ne s'est pas enraciné en France, c'est lié à une plus grande stabilité politique des institutions françaises. Il n'y a pas eu de crise de l'État comme en Italie. La V^e République a finalement pu traverser la période des années 1970 sans dommages. Sans comparaison avec l'Italie. D'autre part, l'extrême gauche française avait une orientation politique et idéologique bien différente. L'armure idéologique des trotskistes a empêché certaines dérives. D'une certaine manière, la gauche radicale

EN QUELQUES DATES

1970-1972 : Apparition des groupes armés et naissance des Brigades rouges.

Juin 1976 : Premier assassinat des Brigades rouges avec le meurtre du juge Francesco Coco.

16 mars 1978 : Enlèvement d'Aldo Moro.

9 mai 1978 : Exécution d'Aldo Moro.

4 avril 1981 : Arrestation de Mario Moretti.

Fin 1981 : Début des scissions à l'intérieur des Brigades rouges, qui marquent leur déclin.

traduits en français, Mario Moretti reconnaît avoir abattu Aldo Moro. d'analyser le climat politique de la fin des années 1970 italiennes. de cet épisode encore peu analysé par les historiens.

JEAN-CLAUDE RENARD

bou et refoulement

Une histoire italienne



Le 9 mai 1978, le corps d'Aldo Moro est retrouvé à l'arrière d'une voiture, dans le centre de Rome. AFP

italienne a dû s'inventer, parce que sans tradition ni forte matrice, contre le Parti communiste. Elle a dû trouver ses repères idéologiques. Du coup, elle a été plus novatrice, mais sur des bases plus instables, plus fragiles. La gauche radicale française était prête à une traversée du désert, ce qui n'était pas le cas en Italie.

Quelle est l'importance du témoignage de Mario Moretti, si l'on songe notamment aux accusations d'infiltrations et de manipulations ?

Ce témoignage est d'autant plus important que Mario Moretti dissipe un certain nombre de mythes qui existent encore, même en Italie. Après la chute de l'Union soviétique, certains documents sont sortis prouvant que les Brigades rouges avaient eu des contacts avec certains services des pays de l'Est. Comme elles voulaient faire tomber les institutions italiennes, il est naturel que les Brigades aient suscité l'intérêt des uns et des autres. Dans le contexte d'alors, il est tout à fait possible que l'organisation ait eu des contacts avec l'Est, voire avec l'OLP.

Mais que la trajectoire des brigadistes, leur naissance, leur développement, s'explique par le rôle des services secrets de l'Est, de l'OLP ou du Mossad est un mythe qui ne tient pas la route. Il n'y a eu, à l'évidence, aucune manipulation. Mais on peut imaginer des infiltrations de la part de l'État italien. Il faut savoir que celui-ci n'a d'abord rien compris au mouvement. Il y avait un noyau de 150 personnes dans la clandestinité, un autre noyau, plus large, de gens qui pouvaient aussi entrer dans la clandestinité et, enfin, une aire de milliers de sympathisants. Un groupe plus facile à infiltrer. Mais, à vrai dire, l'infiltration relève de la norme dans l'histoire de toute organisation terroriste. En tout cas, face à ce foisonnement d'organisations révolutionnaires, à quelques exceptions près, les hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur ne comprenaient pas grand-chose.

La mort d'Aldo Moro semble avoir marqué un tournant pour les Brigades rouges.

L'expérience des Brigades rouges s'est

mal terminée, et ne pouvait que mal se terminer. Les Brigades ont surgi et se sont nourries de la crise des mouvements sociaux et politiques ayant marqué l'Italie des années 1970. En même temps, leur succès, leurs exploits militaires ont décrété la fin des mouvements d'extrême gauche, la fin de la contestation. Ce que dit clairement Mario Moretti dans ce livre : « *Après l'affaire Aldo Moro, nous étions à l'apogée de nos forces, et nous n'avions aucune perspective.* » Ils ne savaient plus quoi faire. Et, à y réfléchir, l'apogée des Brigades rouges correspond à la défaite du mouvement ouvrier : l'automne 1980 est marqué par l'échec de la grève des ouvriers de Fiat, licenciés par milliers, 24 000 à Turin, après un mois de grève. Tous les activistes d'extrême gauche et beaucoup de responsables syndicaux sont virés. C'est un tournant. Les années 1980 seront très différentes de la décennie antérieure.

—Propos recueillis par Jean-Claude Renard

* Professeur de sciences politiques à l'université de Picardie, à Amiens.

Avec Renato Curcio, Mario Moretti a été l'un des fondateurs des Brigades rouges. Il a aussi été celui qui s'est le plus longuement entretenu avec Aldo Moro au cours des cinquante-cinq jours de sa séquestration. Et celui qui a fini par abattre au pistolet le président de la Démocratie chrétienne. Moretti a été arrêté en 1981. Au printemps prochain, il comptera trente ans d'incarcération. En semi-liberté depuis le milieu des années 1990, il travaille à l'extérieur de la prison et regagne sa cellule chaque soir. Mine de rien, les événements relatés dans cet ouvrage d'entretiens avec Mario Moretti, paru en 1994 et enfin traduit en français, sont peu connus du public français, sinon l'épisode de l'exécution d'Aldo Moro, demeurant l'un des faits les plus marquants et les plus tragiques de l'histoire italienne contemporaine. Des années de plomb, on ne connaît souvent que les affaires soulevées par les demandes d'extradition des gouvernements italiens de personnes réfugiées dans l'Hexagone. Tels Cesare Battisti ou Marina Petrella.

Peu d'ouvrages ont été traduits parmi ceux consacrés à ce qu'Erri de Luca, lui-même ancien dirigeant du service d'ordre de Lotta continua, a appelé ce « *mai long de dix ans* ». Ce livre revêt donc un caractère exceptionnel, proposant une analyse rationnelle des Brigades rouges, loin des récits fantaisistes sur ce qui fut, avant tout, une lutte armée collective. En 1994, Mario Moretti brisait donc son silence obstiné depuis son arrestation, en accordant une série d'entretiens à deux journalistes italiennes. Carla Mosca, chroniqueuse judiciaire durant les procès des brigadistes pour RaiUno, et Rossana Rossanda, ancienne dirigeante du secteur culturel du PCI et fondatrice du quotidien de la gauche critique, *Il Manifesto*. Si Moretti y reconnaît pour la première fois avoir abattu Aldo Moro, s'il relate par le menu les circonstances de sa séquestration, il revient surtout sur sur les origines des Brigades rouges, leur idéologie, leur organisation, leur fonctionnement, les arrestations et les dérives de la répression en dépit des droits humains, les dissensions internes. Jusqu'à leur déclaration unilatérale reconnaissant la fin du mouvement armé.

Brigate Rosse, une histoire italienne, traduit de l'italien, préfacé et annoté par Olivier Doubre, Amsterdam, 356p., 19 euros. En librairie le 16 septembre.